

A l'enseigne de la belle Helvétie : [1ère partie]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 19

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205037>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A L'ENSEIGNE DE LA BELLE

HELVÉTIÉ

C'est entendu ! Nous sommes la table d'hôte des deux-mondes. Nous sommes un peuple de « marchands de soupe », selon l'irrévérencieuse expression de quelques-uns de nos clients, tout heureux cependant de trouver chez nous, au sein d'une nature merveilleuse, bon souper, bon gîte et le reste.

Le métier n'a rien de déshonorant et, par le temps qui court, c'est encore un des meilleurs.

De quand date cette réputation ? C'est ce qu'a cherché à établir M. le Dr J. Wiese, dans une remarquable étude sur les premières hôtelleries en Suisse, publiée il y a quelque temps dans le *Berliner Neueste Nachrichten*.

Cette étude est fort élogieuse pour l'esprit d'initiative et l'habileté de nos hôteliers.

*

Les hommes ne comprenaient pas autrefois la beauté des Alpes. Dans l'antiquité et au moyen-âge, elles les épouvantaient et les terrifiaient, elles leur semblaient diaboliques. Pour les Romains, les Hautes-Alpes étaient la contrée de dangers sans nom et de l'abomination de la désolation. Cependant les Romains construisirent de nombreuses routes dans les Alpes.

Les Alamans, héritiers des Romains en Suisse, ne comprirent pas mieux la beauté des Alpes. Leurs descendants les peuplèrent d'esprits surnaturels, créèrent tout un monde fantastique qui, dans leur imagination, rendait l'accès de ces hauteurs dangereux. Malgré cela, les chevaliers et les croisés, les troubadours et les écoliers, les marchands et les contrebandiers franchissaient les Alpes. Mais tous ces voyageurs n'en comprenaient pas la beauté. Aucun poète du moyen-âge ne les a chantées. En général, la solitude de la haute montagne laissait une impression pénible au voyageur. Les hommes, au moyen-âge, avec leurs sentiments naïfs, croyaient percevoir partout les traces du diable ; ils s'imaginaient que des esprits malfaisants se cachaient sur la montagne pour faire périr le voyageur audacieux. Même aux siècles suivants, les admirateurs des Alpes sont encore bien rares. Ce n'est que lors des ascensions célèbres du savant H.-B. de Saussure et surtout sous l'impression de la « Nouvelle Héloïse » de Rousseau que, peu à peu, un plus grand public commença à comprendre les beautés et les merveilles de cette nature.

Aujourd'hui, où les Alpes sont de plus en plus le but de pèlerinage de tout le monde, où des milliers de personnes viennent y chercher la santé et la joie de vivre, aujourd'hui où l'on vient fortifier le corps et l'esprit en surmontant les obstacles que la nature y a créés, nous ne pouvons que difficilement nous représenter ce qu'était un voyage dans les Alpes, il y a mille ans.

La situation s'améliora par un édit de Charlemagne, les fondations pieuses, les églises et les couvents furent tenus de fonder des hospices

pour les voyageurs, et c'est là l'origine des hospices existant encore aujourd'hui. Ces hospices ou asiles, où les pèlerins et les vagabonds étaient recueillis, nourris, soignés gratuitement, où ils pouvaient même prendre des bains, étaient sous le patronage de Saint Jacques, patron des pèlerins. Jusqu'au temps de la Réforme, nous en trouvons sur toutes les routes alpines fréquentées et dans les villes. Il y en avait à Bâle, Berne, Zurich, Zofingue, Lucerne, Schaffhouse, St-Gall et Genève. De tous les hospices bâtis sur les cols alpestres, en Suisse, et existant encore aujourd'hui, celui du St-Bernard est le plus connu ; il a été chanté par le poète Rogers, car il accueille tout voyageur, quelle que soit sa patrie, quelle que soit sa religion.

L'affluence des étrangers était énorme dans beaucoup de ces hospices, ainsi que dans plusieurs couvents qui accueillaient aussi les voyageurs. Ils recevaient souvent cent personnes par jour et avaient les installations voulues pour nourrir tout ce monde. Ainsi, en 1872, l'Abbaye de St-Gall pouvait cuire 1000 pains d'une journée dans sa boulangerie, et la cuisine de ce couvent devint « l'Ecole d'art culinaire en Allemagne ».

Peu à peu, des auberges furent créées, l'on distingua bientôt trois classes d'aubergistes : l'aubergiste seigneurial, l'aubergiste des marchands et le rôtisseur. A Bâle, par exemple, les aubergistes de premier ordre recevaient les seigneurs ecclésiastiques et laïques en voyage ou habitant la ville. En 1495, un repas chez un aubergiste de première classe ne devait pas coûter moins de 10 centimes ; en 1556, le prix d'un repas avec viande fut fixé à 3 shellings et celui d'un repas avec poisson à 2 batz. Les aubergistes des marchands avaient la clientèle de la classe moyenne. Les rôtisseurs ne devaient vendre à leurs clients, outre les produits de leur rôtisserie, que du vin fourni par les cabaretiers. Nous pouvons nous faire une idée d'une auberge au début du XIV^e siècle, en lisant les « chants d'automne » du poète zurichois Hadloub. Pour avoir la clientèle des joyeux compagnons, il fallait que l'aubergiste puisse leur servir « le meilleur rôti de porc », du bon vin, des saucisses, des cervelles de mouton, des tripes, des canards, des chapons, des poulets, des oies, des faisans, des pigeons, du saucisson, du jambon, de la fraise de veau et un abattis d'oie. Ce n'est qu'alors qu'ils disaient tous : « L'automne vaut plus qu'une gemme, heureux l'aubergiste qui nous offre tout cela. »

Les auberges d'autrefois étaient sombres, car les fenêtres étaient petites et recouvertes de parchemin ou d'étoffe. Ce n'est qu'au XV^e siècle que ces fenêtres firent place aux vitres en fond de bouteille, ornées d'armoiries peintes sur verre qu'on suspendait au-dessus et à côté de ces vitres. Une auberge ne pouvait se passer de cet ornement.

(A suivre.)

Le parapluie indiscret. — Un voyageur s'aperçoit, au moment de prendre le train, qu'il a oublié son parapluie à l'hôtel et qu'il a encore le temps d'aller le chercher.

Mais le garçon l'informe que sa chambre vient d'être occupée par un couple de jeunes époux. Le voyageur monte quand même et frappe à la porte. A l'intérieur, on entend l'époux dire avec enthousiasme à sa compagne :

— C'est ici qu'est toute ma vie, mon amour, ma joie !...

— Excusez, il doit y avoir aussi mon parapluie.

Je vous en prie. — Quel est donc cet imbécile à qui vous venez de parler ?

— C'est mon frère.

— Oh ! pardon, je n'avais pas remarqué la ressemblance.

DAVID, PHILOMÈNE

ET LE PENSIONNAIRE

DAVID — poète sans le savoir — aime à se promener à la fin du bel automne ou au commencement de l'hiver, alors que les feuilles rougissent, se dorent, puis prennent une teinte de rouille avant de mourir, cachées en cet instant suprême par les brumes violettes d'une saison qui finit. Son sac à sucre sous le bras, il s'en va rêveur, musant le long des haliers qu'empourent les baies des aubépins, des cynorrhodons et des houx.

— ... Coin !...

— D'où vient donc ce bruit ? se demande David en regardant de tous côtés sur le chemin solitaire. On aurait dit un canard, et pourtant...

— ... Coin ! !...

Et David aperçoit à ses pieds une espèce de poire sur laquelle il avait marché par deux fois.

C'était une corne, un de ces signaux d'alarme dont les cyclistes se servent parfois avant de bousculer l'innocent piéton.

David eut un moment l'idée de laisser là cet objet sans aucune utilité pour lui lorsque, tout-à-coup, une bande de canards déboucha en se dandinant de l'autre côté de la haie.

— Coin-coin, coin-coin !

David comprit qu'il avait fait une trouvaille. Il mit le plus beau de ces palmipèdes dans son sac à sucre, ainsi que la corne du cycliste.

— Ce doit être un canard sauvage, pensa-t-il pour calmer ses scrupules de conscience. Et, d'un pas allègre, il se hâta chez lui.

*

— Philomène, je te la souhaite bonne et heureuse et voici pour tes étrennes, dit David à sa femme en exhibant de son sac à sucre le superbe volatile.

— Oh ! qu'il est beau ! Merci, mon David.

— Tu sais, femme, que le canard ne répond pas à la voix de l'homme. C'est pourquoi les savants ont inventé un instrument qui les attire au premier appel. Oh ! tu auras beau faire ce